

Peggy Derder

Mon cas d'école

Dessins de Philippe Tastet



Flammarion

Extrait de la publication

Mon cas d'école

© Flammarion, 2009
ISBN : 978-2-0812-2784-2

Peggy Derder

Mon cas d'école

Dessins de Philippe Tastet

Flammarion



FRÉDÉRIC TASTET

L'École, j'ai tout de suite trouvé ça génial. Il faut dire que j'appartiens sans doute à la dernière génération nourrie aux deux mamelles de l'utopie scolaire : l'égalité des chances et la promotion par le mérite. J'y croyais. Alors, j'ai continué. Plus tard, je me suis rendue compte qu'on m'avait menti. En fréquentant des sorbonnards boutonneux et des normaliens vaniteux, j'ai commencé à m'intéresser à la reproduction des élites et à disséquer les mythes républicains. Au bout du compte, c'est dénuée de toute ambition que je suis revenue à mes premières amours : un lycée de banlieue. En tant que prof. Heureusement, sans vocation ni illusions. C'est ce qui me permet d'en rire et de faire chuter les statistiques des personnels enseignants sous antidépresseurs.

Car travailler pour un système qui travaille contre soi, ce n'est jamais facile.

Néanmoins, à l'école, on apprend toujours quelque chose. Par exemple, l'absurde érigé en méthode

de gestion. Surtout celle du chef. Comme ailleurs, on doit lui obéir, même s'il s'agit d'un ancien prof débordé par ses élèves, qui se rêve en *manager* d'un grand groupe du CAC 40. Derrière l'entreprise fantasmée se cache la « communauté éducative », une immense équipe où chacun tire la couverture à soi : c'est normal, elle n'est pas assez grande pour tout le monde ! Autre constat : la mission du prof est de moins en moins évidente ; si bien qu'aujourd'hui, faire cours, ça peut être long – surtout si l'on se plie aux injonctions contradictoires des pédagogues. Et périlleux, si l'on tente de déminer certaines poudrières scolaires, comme la laïcité transformée en dogme, qui conduit à l'hystérie collective.

Mais loin de moi l'idée d'écrire un énième livre de prof pleurnichant sur son autorité perdue et ses rêves brisés, ou tentant de comprendre les traditionnelles litanies : « Comment se fait-il que les fonctionnaires, si privilégiés, de l'Éducation nationale ne parviennent pas tout à la fois à garder, éduquer, instruire, former, épanouir et socialiser nos enfants ? »

Le système scolaire est pris entre le marteau du réformisme à tous crins et l'enclume du conservatisme. Las ! les réformateurs se confondent bien souvent avec les conservateurs et les partisans de la réforme s'emploient à renouer avec l'école de grand-papa, à moins que ce soit l'inverse... On ne sait plus, mais, en attendant, parents, profs et élèves, tous sont au piquet. Entre ces discours stéréotypés, difficile de

tenir un propos alternatif sur l'école. Alors, imaginez si, en plus, on ose l'ironie.

Serait-elle un tabou ou une arme de destruction massive dans l'Éducation nationale ? Peut-être une étape pour sortir de l'impasse ?

Sus aux discours graves, dramatisants et culpabilisants ! Parents, profs et élèves : pourquoi ne pas rire d'un système archaïque qui nous punit tous ?

1

La communauté éducative ou l'école des ânes



L'Éducation nationale est une *grande famille*. C'est du moins ce qu'elle veut nous faire croire. C'est l'image qu'elle donne aux parents et aux élèves, qui, après le foyer, recherchent un second cocon rassurant. C'est aussi l'illusion qu'elle cultive auprès de ceux qui rêvent de travailler pour elle et de connaître son bel esprit paternaliste. Mais la famille, même si elle reste une valeur refuge aux yeux des Français, c'est une notion un peu ringarde. Et surtout, à l'heure de la famille décomposée-recomposée, c'est un mot qui évoque maintes difficultés de gestion et de lourds secrets à cacher ! Aussi, l'Éducation nationale parle plus volontiers de « communauté éducative ». C'est joli, ça sonne bien : solidarité, fraternité et esprit de corps. Une secte, me direz-vous ? On n'en est parfois pas loin ! La communauté éducative ressemble à une belle entourloupe pour ses « victimes » : les parents, les élèves et les fonctionnaires de l'Éducation nationale. Alors, qu'en est-il vraiment ?

Depuis Claude Allègre et son retentissant passage au gouvernement (1997-2000), la communauté éducative, eu égard à sa taille, est associée à un mammoth, que chacun s'attache à vouloir dégraisser. Cette idée lumineuse n'est pas venue à Claude Allègre après avoir assidûment fréquenté les labos radioactifs – si un chercheur devenu ministre travaillait, ça se saurait... Non, ce dernier fut simplement effaré à la lecture des chiffres fournis par les grouillots du ministère de l'Éducation nationale qui, en bons subordonnés, travaillent, eux, et en plus font plaisir au chef ! Les statistiques qui ont provoqué l'ire de Claude Allègre puis de ses successeurs font apparaître une croissance exponentielle du nombre d'agents œuvrant pour l'Éducation nationale. Avec plus d'un million de fonctionnaires¹, ce ministère est en effet un employeur pachydermique. Logiquement, ses dépenses sont proportionnelles à sa taille ; elles constituent le premier poste du budget de l'État : cinquante-huit milliards d'euros en 2008. Mais, en la matière, la France n'est ni une exception ni un panier percé puisqu'elle ne se situe que légèrement au-dessus de la moyenne des pays de l'OCDE, en consacrant environ 6 % de son PIB à l'enseignement². Chose curieuse : les mêmes qui se gargarisent de la massification de l'enseignement et se félicitent des 86 % de réussite au baccalauréat déplorent le budget et le nombre de fonctionnaires qui ont rendu possibles ces performances. Il faut savoir ce qu'on veut ! Au fil des siècles, les bataillons clairsemés des hussards noirs de la République ont été remplacés

par toute une armée bleu-blanc-rouge et c'est tant mieux ! Cependant, la terminologie militaire ne sied guère à l'école républicaine. Ni pachyderme ni troupe d'infanterie, la « communauté éducative » regroupe tous les adultes présents dans un établissement scolaire, autres que les élèves, même si, il faut bien le dire, à vingt ans et après trois redoublements, un élève, qui connaît si bien les rouages de son lycée, peut être considéré comme un adulte intégré à cette communauté ; c'est heureux : l'« intégration » n'est pas chose facile pour certains élèves !

Mais peut-on vraiment parler de « communauté » ? N'en déplaise aux ministres successifs et aux intéressés eux-mêmes s'éreintant à faire briller cette image d'Épinal, la soi-disant solidarité qui règne au sein de ce petit monde est illusoire, mise à mal par les rapports de hiérarchie, les rumeurs, le carriérisme (qui l'eût cru ?), le zèle des uns à recruter les meilleurs clients (entendez les élèves), l'application éhontée des autres à tirer les prix sur les fournisseurs (entendez les profs) et à obtenir des subventions, enfin les différents degrés d'implication de chacun dans la culture maison – des fléaux que l'on croyait jusque-là réservés au monde impitoyable de l'entreprise !

Autre paradoxe de la communauté éducative : elle n'est pas seulement vouée à l'instruction. L'adjectif « éducative » accolée à cette communauté fantasmée n'est lui-même qu'un leurre, un piège tendu par le ministère pour faire croire à l'action éducative de l'ensemble des acteurs du monde scolaire : quoi de

commun entre les fonctions du chef d'établissement et de son adjoint(e), des secrétaires administratives et de l'intendant(e), de la CPE et de la co-psy, des ATOSS, de la chef des travaux, des MI-SE, des aides-éducateurs, et des enseignants ? À part un usage névrotique des sigles, on ne voit pas. Vous êtes perdus, c'est normal ; rassurez-vous, eux aussi ! Cartable sur le dos, suivez le guide pour une petite visite dans les couloirs d'un établissement scolaire...

Tout d'abord, vous rencontrez le CHEF D'ÉTABLISSEMENT. Il a sans doute la fonction la plus ingrate qui soit mais, contrairement à ses collaborateurs immédiats, il a l'immense mérite de faire l'unanimité autour de lui... enfin plutôt contre lui ! Car il est détesté par l'ensemble de la communauté éducative qui, dans cette perspective, sait faire corps : on n'est quand même pas entré dans l'Éducation nationale pour avoir un chef sur le dos, non mais ! Ses missions, s'il les remplit toutes, ce qui est impossible, consistent à présider tous les conseils, instances et autres réunions qu'il est tenu d'organiser dans son établissement. Cette frénésie communicative peut l'occuper au moins trente-cinq heures par semaine, tant l'Éducation nationale est frappée d'un mal fort répandu : la réunionnisme aiguë. En effet, outre les classiques conseils de classe trimestriels et les réunions parents-profs qui s'ensuivent, le chef d'établissement préside : les commissions éducatives, les conseils de discipline, les conseils d'enseignement (qui réunissent l'équipe d'une même discipline), les réunions de vie scolaire, les conseils de district (avec

ses collègues chefs d'établissement voisins), et de nombreuses autres rencontres plus informelles. Et dans chacune, on parle beaucoup pour ne rien dire. Parmi elles, l'une des plus importantes à l'échelle de l'établissement est la répartition de la DHG, ou dotation horaire globale, qui correspond à l'enveloppe qu'alloue le rectorat par établissement et par discipline. Le concert des lamentations commence en découvrant les coupes claires effectuées dans les effectifs : suppression d'une classe pour porter toutes les autres à trente-cinq élèves, heures de soutien amputées, etc. Le chef d'établissement déplore ces décisions mais, conformément à ses devoirs, les soumet à un vote à main levée. Alors les membres du conseil d'administration s'abstiennent ou présentent une motion. Quoi qu'il en soit, la DHG finit toujours par être adoptée puisqu'il n'y en a pas d'autres ! Démonstration est faite de l'utilité de ces grandes réunions. C'est ce qui ressemble à un simulacre de démocratie participative pour la bonne marche de la communauté éducative...

Le chef est également responsable du budget et du règlement intérieur, aussi bien pour leur élaboration que pour leur application ; il dirige le personnel, supervise le bon déroulement de l'enseignement, veille d'un œil attentif sur la vie des élèves dans l'établissement, devant l'établissement, en dehors de l'établissement, est la courroie de transmission entre le rectorat et les enseignants (et le porte-parole des enseignants contre le rectorat), entre le rectorat et les parents, entre les parents et le rectorat, entre les

Composition et mise en pages



N° d'édition : L.01EHBN000295.N001

Dépôt légal : août 2009

« L'école, j'ai tout de suite trouvé ça génial. Il faut dire que j'appartiens à la dernière génération nourrie aux deux mamelles de l'utopie scolaire : l'égalité des chances et la promotion par le mérite. J'y croyais.

*Après tout, ce n'est pas
si grave, c'est l'instruction
qui est obligatoire
- pas l'école !*

Plus tard seulement, j'ai compris que les valeurs républicaines avaient déserté la place. Mais j'ai poursuivi mon chemin et je suis devenue prof. Heureusement sans vocation ni illusions. C'est ce qui me permet d'en rire et de faire chuter les statis-

tiques des personnels enseignants sous antidépresseurs. Au fond, pourquoi ne pas nous amuser d'un système archaïque qui nous punit tous ? Sus aux discours graves, dramatisants et culpabilisants – pour une fois, osons l'ironie ! »

Plongée au cœur du système scolaire, l'auteure observe, mi-amusée mi-consternée, une institution à part : ses règles, son langage, ses absurdités et ses mensonges, rien ne lui échappe. Un livre drôle et percutant, qui pourrait bien changer notre rapport à l'école.

Peggy Derder sévit depuis sept ans dans un lycée de banlieue parisienne où elle enseigne l'histoire-géographie, sans aucun problème de discipline.

Prix France : 12 €
ISBN : 978-2-0812-2784-2



9 782081 227842
editions.flammarion.com

Flammarion

Extrait de la publication